

L'évolution de la femme arabe : (suite et fin)

Autor(en): **Ronart, Nandy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **29 (1941)**

Heft 592

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-264129>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

teurs qui se sont détruits peu à peu dans les aliments naturels encavés ou entresés. Si l'on ajoute à cette destruction naturelle, celle qui est due à la cuisson mal comprise, on se persuadera sans peine que la fatigue posthivernale doit avoir une relation avec l'alimentation. Des animaux comme les cobayes, soumis pendant un certain temps à une nourriture surcuite, deviennent très vite fatigués et incapables de mouvements. Les essais au moulin à marcher montrent, par exemple, que le cobaye est capable de faire tourner sa cage pendant 9 heures sans manifester de fatigue s'il est normalement nourri avec de la verdure, tandis que ceux qui en sont privés effectuent un travail de 20 minutes et s'arrêtent exténués.

En pratique, la vitamine C, appelée aussi vitamine anti-infectieuse ou antiscorbutique, est certainement la plus fragile de toutes. Elle est relativement abondante dans certains fruits et légumes, mais il ne faut pas la croire présente partout ! D'une table que nous avons sous les yeux nous relevons entre autres que le paprika en contient de 170 à 200 mg par 100 g, tandis qu'un fruit courant, la pomme, n'en renferme que 5 mg par 100 g, également. Les pommes de terre nouvelles ont un taux de 35 mg, par 100 g, tandis qu'après l'encavage, ce chiffre peut s'abaisser à 6 mg, ce qui est dû sans doute à une destruction par voie fermentaire de la vitamine C au cours de l'entreposage si bon soit-il.

Loins de nous la pensée de faire le loup plus gros qu'il n'est et de critiquer sans raison nos méthodes culinaires ! Cependant, il faut réformer des procédés qui n'ont que des désavantages, car ils ne sont point basés sur des données sérieuses. Un fait est certain ; la cuisson altère la vitamine C, sans la détruire toujours totalement. Il est notoire par exemple que la cuisson des pommes avec leur pelure les préservant de l'action de l'air permet de conserver leur vitamine presque complètement, bien qu'elles n'en contiennent que fort peu. Ce même principe s'applique, avec plus d'intérêt encore, à la pomme de terre, alors que certains ont pu déceler dans la compote de pommes une perte de 50 % par rapport au fruit frais. Il est symptomatique de constater que l'on n'a pu rencontrer aucune trace de vitamine C dans les jus de pommes pasteurisés, mis dans le commerce, qui gagneraient dès lors à être revitaminisés. Il a aussi été fait dans des études sérieuses le procès des autocuiseurs qui entraînent des pertes considérables de vitamine C atteignant la proportion de 90 % ! La cuisson des choux ne semble pas altérer sensiblement leur vitamine C, mais si cet aliment est maintenu chaud un certain temps, on assiste alors à une chute assez rapide du taux de cette substance : 70 % après le maintien durant quelques heures des choux à la température qui n'a rien d'excessif de 40-45°. Les aliments « réchauffés », pour employer l'expression consacrée, sont donc privés de la majeure partie de leurs facteurs protecteurs, bien qu'ils demeurent une source fort enviable de calories.

En résumé, rappelons à nos lectrices que, pour ce qui a trait à la vitamine anti-infectieuse, il faut compter sur de sérieuses pertes chaque fois que l'aliment végétal est fractionné, qu'il est délavé de sa pelure, que sa cuisson est prolongée et que le degré d'acidité du milieu de cuisson lui-même n'est pas élevé. Les exemples des populations sauvages qui se nourrissent de crudités sont intéressants et nous prouvent que l'altération du fruit et du végétal n'est pas une utopie. Si nous avions la chance de recevoir durant tout

l'hiver des produits frais, mais réellement frais, en quantité largement suffisante comme c'est le cas lorsque les transports sont facilités et non pas compliqués à souhait, peut-être serions-nous exempts de la fatigue printanière, de cette lassitude si désagréable qui s'empare de notre organisme à la fin de l'hiver, et le prédispose aux affections les plus variées ? Comme ce n'est pas actuellement le cas, on s'expliquera les mesures de prophylaxie vitaminique prises par les autorités scolaires de divers pays au sein desquels la Suisse figure également. Il est bon que la science serve à quelque chose d'utile et qu'elle ne reste point isolée dans sa tour d'ivoire.

Dr. L.-M. Sz.



DE-CI, DE-LÀ

Vacances de jeunes.

La section de Pro Juventute pour l'organisation des loisirs et des vacances de jeunesse nous communique qu'au cours de l'année dernière elle a pu procurer de bienfaitantes vacances à 737 jeunes gens et jeunes filles de toutes les parties du pays : camps de ski à Grindelwald et à la Lenzerheide, semaine de vacances à Rotschuo (lac des Quatre-Cantons), colonies de vacances dans les cantons de Vaud et de Bâle, qui ont permis d'utiles et intéressants échanges entre Romands et Allemaniques. De plus, des placements par échange dans des familles des deux parties du pays ont permis à bien des jeunes des deux sexes de perfectionner les notions qu'ils possédaient déjà d'une autre de nos langues nationales ; et enfin, et en dépit des difficultés que l'on devine, 37 jeunes Suisses de

l'étranger ont pu passer leurs vacances dans la mère patrie.

Qui ne voit le bienfait, non seulement hygiénique et matériel, mais aussi spirituel et moral, que retire notre jeunesse de toute cette activité ?

Les inspectrices des services d'évacuation en Grande-Bretagne.

D'après l'évaluation de la *Women's Freedom League*, il y aurait environ 600 inspecteurs de cet ordre en Angleterre, dont 500 seraient des femmes. Tous et toutes ont reçu une préparation spéciale, qui ajoutée à une expérience précédemment acquise dans du travail social, leur permet de rendre de grands services.

Les femmes dans les Commissions officielles vaudoises.

La loi sur l'exécution des peines, que le Grand Conseil vaudois a votée au début du printemps à la suite de l'introduction du Code pénal fédéral, prévoit que le Conseil de surveillance s'occupe du pénitencier, des maisons d'internement, et de la maison de rééducation pour femmes, comportera, à côté de fonctionnaires attirés de ces établissements, deux membres qui « peuvent être des femmes ».

D'autre part, la Municipalité de Lausanne a nommé membre de la Commission locale d'assistance Sœur Louisa, depuis vingt ans sœur visitante de la paroisse St-Laurent, une femme particulièrement compétente.

Le Comité International de la Croix-Rouge et son Agence des Prisonniers de Guerre, à Genève, est le centre impartial et désintéressé d'où viennent tous les secours matériels et moraux en faveur des prisonniers, des blessés et des malades, et des populations civiles victimes de la guerre.

Aidez le Comité International de la Croix-Rouge !

Compte de chèques : Genève I. 8032.
Lausanne II. 7311.

La jeunesse et la paix du monde

Les morceaux de printemps

*Tu frissonnes, petite graine
Que le vent dur de janvier traîne.
Tu vas, piétinée, cœur tremblant,
Toute gercée de cicatrices.
Garde au chaud pour qu'avril fleurisse,
Garde bien ton germe vivant,
Ton petit morceau de printemps.*

*Enfant, enfant, petite graine
Que le vent de misère traîne,
Affamé, douloureux, tremblant,
Garde au chaud dans ton cœur battant,
Pour reconstruire un nouveau monde,
Garde une espérance profonde,
Un petit morceau de printemps.
Résiste bien, petites graines,*

*Bonnes graines que le vent traîne.
Vos morceaux de printemps, un jour,
Construiront le printemps d'amour
Sur les ruines de la terre,
Celui que depuis deux mille ans
L'homme implore, imagine, attend.*

Emilia CUCHET-ALBARET.

C'est sous le signe de l'inspiration de ces vers, — d'ns à une amie et collaboratrice de notre *Mouvement* — que se présente à nous le petit journal qu'en cette tragique année de guerre ont eu la vaillance et la foi de publier pour cette date du 18 mai, anniversaire de la première Conférence de la Paix à La Haye, l'Union mondiale de la Femme et

l'Association suisse pour une Société des Nations, avec l'encouragement de la Société pédagogique romande. Et l'idée maîtresse de ce numéro annuel unique de ce journal, — qui fut traduit souvent en quatorze langues à travers le monde, est que, tant que subsiste quelque part un germe de vie, rien n'est perdu, et que si la foi persiste, les résurrections sont certaines. Belle et courageuse idée, qui ne peut qu'engager chacun à garder précieusement au fond de son cœur, jusqu'au jour où elle pourra fleurir à nouveau, la semence de paix et de bonne volonté parmi les hommes.

Comme c'est aux générations qui montent, parce qu'elles seront celles des hommes et des femmes de demain, qu'il importe d'inspirer cette conviction, c'est à la jeunesse et à l'enfance que s'adresse surtout ce petit journal, en tête duquel figurent le traditionnel *Message des enfants du pays de Galles*, et la réponse des enfants de Suisse. Dessinateurs et écrivains se sont donc appliqués à parler ici la langue qui pouvait être comprise par les moins de douze ans. Et ce que l'on nous demande à tous et à toutes, c'est de les aider dans cette tâche, ce que chacun aura à cœur de faire en contribuant à répandre largement autour de nous ce petit journal. Un geste que facilite d'ailleurs son prix ultra-modique de 7 centimes l'exemplaire (port en sus), des réductions étant consenties pour de plus importantes commandes : s'adresser à l'Union mondiale de la Femme, 52, rue des Paquis, Genève (Compte de chèques postaux N° 1. 974).

Et toujours encore deux poids et deux mesures... En Grande-Bretagne

Les journaux féministes anglais, qui viennent d'arriver forcément avec un certain retard, se font l'écho des protestations des Sociétés féminines contre les normes introduites par le projet gouvernemental d'indemnités aux civils ayant souffert des dommages de guerre. En effet, d'après ce projet, un homme célibataire qui devrait être traité dans un hôpital recevrait 24 sh. ou, s'il est soigné chez lui, 35 sh. ; alors qu'une femme célibataire toucherait dans les mêmes conditions 17 et 28 sh. Ceci pour les victimes de bombardement qui exercent une profession lucrative ; pour ceux et celles dont ne l'est pas le cas, la même différence se maintient, soit 10 et 21 sh. pour un homme célibataire, et 7 et 14 sh. pour une femme. Pourquoi cette différence ?

Car, et ainsi que le relève fort justement le *Bulletin de la Women's Freedom League*, les risques et les dangers de la guerre totale sont les mêmes pour toute la population civile, sans différence de sexe ; et d'autre part les normes de ces indemnités étant fixées, non d'après les salaires gagnés, mais selon le coût de la vie, il n'est fait aucune réduction aux femmes sur le loyer, la nourriture, le combustible, les vêtements, le docteur ou le pharmacien !... Aussi, et dès le dépôt de ce projet de loi, les femmes députées à la Chambre des Communes firent-elles entendre des protestations contre cette atteinte à l'équité, et plusieurs d'entre elles ont fait partie de la députation des Sociétés féminines britanniques qui s'est rendue auprès du Ministre des Pensions et de plusieurs membres officiels de la Trésorerie. Inutile de dire tout le plein succès que nous souhaitons à ces démarches.

L'évolution de la femme arabe

(Suite et fin) ¹

IV.

Il ne faut pas oublier que nous sommes en face d'une profonde transformation matérielle et morale. Beaucoup d'innovations sociales, économiques et techniques ont été empruntées à l'Occident, non sans marquer leur empreinte sur l'aspect extérieur de l'Orient. Mais gardons-nous d'en tirer des conclusions hâtives quant aux manifestations dans la sphère sentimentale. Il serait injuste de vouloir toujours appliquer ici la mesure de nos conceptions européennes. Ceci est surtout vrai en ce qui concerne les relations matrimoniales. Un mariage d'amour, par exemple, passe pour un événement extraordinaire qui fait pendant longtemps les frais de conversation. Evidemment, d'après les coutumes musulmanes, ce sont les parents qui, réciproquement, choisissent les fiancés d'après leur situation pécuniaire et sociale. Les jeunes gens ne se voient pas avant les fiançailles ou même seulement le jour des noces. De cette manière un mariage devient une transaction laissant bien peu de place à des considérations de sentiments. Jusqu'à une époque récente, c'était la règle générale. Toutefois, il faut dire que, dans

¹ Voir nos deux précédents numéros.

Causerie psychologique

I. Le petit enfant en nous

Si nous sommes séparés de l'enfant par tout ce que nous avons acquis, par notre expérience de la vie et notre contact avec certaines notions évoluées de notre civilisation, nous continuons cependant à réagir, à sentir et à penser comme le petit enfant. Avant de venir à la lumière du conscient, notre pensée jaillit de l'ombre de l'inconscient.

C'est dire que toute une partie de notre vie nous est cachée, et si nous voulons voir clair en nous, c'est sans doute par là qu'il faut commencer.

L'observation du petit enfant peut nous donner une idée de cette vie profonde. Dans son adaptation à la réalité, l'enfant réagit en essayant de trouver le maximum de plaisir ; et de l'équilibre réalise entre ses besoins vitaux et le dressage éducatif imposé par ses premiers contacts avec la mère et ensuite par l'éducation de la propreté, naît le caractère. A cela, s'ajoute les sentiments sociaux, résultant du contact avec les parents, tantôt fait de tendresse, tantôt d'hostilité, puis aussi de la façon dont l'enfant imite ou s'identifie à ses parents ou à leurs ordres. C'est du reste dans ces réactions qu'il faut chercher l'origine de la conscience morale ; et de là aussi, découle l'orientation que prendra l'adulte dans ses responsabilités familiales et sociales.

Quant à la pensée, elle est tout d'abord sentiment, puis le langage et les expériences de l'enfant aidant, ce sentiment se charge d'un contenu intelligible, puis d'une pensée subie nous

passons à une pensée réfléchie. Il est donc de toute évidence que pour apprendre à bien penser, aussi bien dans les questions d'éducation, de morale ou même de politique et de philosophie, il est nécessaire d'apprendre à bien sentir et de savoir la signification de nos sentiments.

Primitivement, la pensée de l'enfant ne distingue pas ce qui est lui (*Moi*) des objets extérieurs auxquels il prête vie, comme plus tard à ses jouets qu'il fait entrer dans son cercle magique. Se distinguant peu à peu du monde et de ses parents (*Hors-Moi*), l'enfant a l'illusion de participer au pouvoir de ceux-ci, et c'est ce qui explique la toute-puissance magique de sa pensée, lui faisant croire, par exemple, que ses parents devinent ses intentions, que l'on peut être à deux endroits à la fois, ou qu'il suffit de désirer pour voir s'accomplir. Le raisonnement logique et la raison, qui ne s'acquiert que par le dur contact de l'enfant avec la réalité, sont toujours en lutte avec notre fond magique.

Des mécanismes de notre vie mentale, nous n'apercevons que la surface, ce qui se passe dans notre conscience, dans notre pensée. Quand nous analysons notre pensée spontanée, non dirigée, nous constatons qu'elle obéit directement aux suggestions du milieu ou à des motifs intérieurs qui se greffent sur la vision ou la sensation présente, — c'est ce qu'on appelle des associations d'idées.

Pratiquement, nos pensées spontanées ou nos premières réactions sont toujours inadéquates ou incomplètes, comme nous pouvons nous en rendre compte dans les deux expériences suivantes, nous permettant de nous faire une idée de la formation de nos pensées. Un sujet, en état de sommeil

hypnotique, auquel on suggère une action devant être accomplie après le réveil, trouvera toutes sortes de bonnes raisons (conscientes) pour justifier son action, mais il ignorera parfaitement les vraies raisons (inconscientes). Une expérience du Dr. Aug. Forel nous montre d'autre part la richesse d'impressions contenues dans notre inconscient. Un infirmier est envoyé à la pharmacie chercher une ordonnance. A son retour, on lui demande ce qu'il a vu. Il parvient à se rappeler le nom de quelques médicaments ; mis en état d'hypnose il retrouve tous les noms, enregistrés inconsciemment.

En somme, nous pouvons comparer notre vie cachée, notre inconscient à un petit enfant survivant en nous. Et puisque « c'est de l'abondance du cœur (de l'inconscient) que la bouche parle », et que nous ne pouvons pas prononcer une parole sans que « le petit enfant » s'en mêle, sachons l'aimer et le connaître assez pour qu'il soit avec nous et non contre nous. Trop souvent, nous avons à son égard un respect craintif, nous craignons d'approcher de notre âme, comme nous craignons de réveiller le chat qui dort, et cependant il ne dort pas comme le prouvent nos rêves et tous les petits ou grands symptômes nerveux de notre vie quotidienne. A mesure que nous connaissons cet inconscient, nous n'aurons plus à le craindre car il deviendra notre ami.

II. La femme a-t-elle le droit de penser ?

Cette question fait sourire, et pourtant notre société se comporte comme si la pensée était une activité essentiellement masculine et, en ne tenant pas compte de la réalité de la femme en

tant que personne humaine, elle se prive de la moitié de ses possibilités.

Nous essayerons, en quelques lignes, d'analyser la signification de cette attitude aussi bien féminine que masculine. La plupart de nos pensées n'étant pas vécues, pas réfléchies, sont des réactions, sans valeur, dues à l'influence du milieu dans lequel nous vivons.

Les pensées, en venant au jour de notre esprit, trouvent des cadres tout prêts avec les termes et les notions imposées par notre culture. D'autre part, les notions et les termes les plus chargés de sentiments nous satisfont plus facilement qu'une pensée rectifiée, car une partie de notre vie profonde, notre subconscient, continue à penser comme le petit enfant, et en reste au stade de la toute-puissance magique de la pensée. — Cette pensée ne distingue pas le sujet (*le Moi*), de l'objet (*le Hors-Moi*), et prête aux mots une valeur explicative qu'ils n'ont pas.

La pensée libre ou autonome devient possible lorsque notre réflexion est orientée par notre *Moi*, notre volonté, et non plus par les vestiges de notre mentalité infantile ; c'est-à-dire, lorsque nous avons surmonté notre angosse de la connaissance. Ainsi, il est compréhensible que la plupart des hommes possèdent une mentalité ne différant en rien de la mentalité primitive, et que l'illusion qu'ils donnent provient de ce qu'une partie des termes qu'ils adoptent est évoluée.

Un lourd sentiment de culpabilité pèse sur le besoin de connaître, d'aller au-delà du mystère, afin de s'approprier le feu comme Prométhée. Nous avons tous intériorisé l'ordre de nos parents mettant un frein à nos désirs de liberté et, quand notre pensée cherche à se libérer, nous

beaucoup de cas, ces mariages sont contractés dans la même famille, entre cousins et cousines, qui, naturellement, se connaissent dès leur enfance. Pourtant, dans les milieux avancés l'on permet déjà aux fiancés de faire connaissance et de se rencontrer. Et depuis que la jeune fille jouit d'un peu de liberté et cultive — quoique dans une mesure restreinte — des relations mixtes, il peut bien arriver qu'elle fasse son choix toute seule.

Dans le milieu chrétien, bien qu'ici la jeune fille ait été de tout temps plus indépendante, les choses ne se passent pas d'une façon très différente. Mais maintenant, elle sort en compagnie de ses frères et se retrouve avec leurs amis en promenade, au « cercle de famille » et en villégiature. Toutefois les rapports simples et francs d'une camaraderie véritable entre jeunes gens et jeunes filles, comme elle nous est habituelle, sont encore inconnus. C'est le montant de la dot sur lequel est basé la décision. Peut-être cela changera-t-il au fur et à mesure que le jeune homme éprouvera le désir de trouver auprès de sa femme cette compréhension pour ses intérêts, pour sa profession, pour son activité, sans laquelle un mariage heureux nous paraît inconcevable ; et à mesure aussi que la jeune fille, par son éducation, sera capable de devenir cette compagne. Pour le moment, dans la plupart des cas, ni l'un ni l'autre n'est vraiment prêt à pareille communion : le mari parce qu'il est encore trop convaincu de sa supériorité pour supposer chez sa femme une égalité intellectuelle, et elle, parce que l'idée ne lui viendrait même pas de s'en considérer capable.

V.

Quelle est la base juridique de la position de la femme arabe ? malgré la tendance à diminuer l'influence des différences confessionnelles dans la société arabe actuelle, au point de vue juridique leur importance pour le statut de la femme n'est pas à méconnaître, car chacune des communautés — islamique, chrétienne, juive — suit sa propre législation en matière de droit de famille et de droit d'héritage. Cependant, en ce qui concerne le code islamique, on peut voir clairement comment à la pratique, s'éloignent certaines dispositions jugées trop rigoureuses selon les idées d'aujourd'hui sur la situation de la femme. Comme on le sait, le Coran német le mariage simultané avec quatre femmes. Néanmoins, la polygamie va en diminuant, au moins dans les villes et dans les classes supérieures, et lorsqu'elle existe on l'exécute généralement du fait de la stérilité de la première épouse. Dans la grande masse, où l'on aime se vanter d'une progéniture nombreuse, elle continue à être pratiquée malgré des conditions économiques défavorables. A la campagne également et chez les Bédouins, elle représente une augmentation bienvenue de la main-d'œuvre. De plus en plus l'opinion publique critique sévèrement la « répudiation » ou divorce unilatéral, prérogative exclusive du mari dont il peut faire usage à son gré pour les raisons les plus insignifiantes. Dans le même ordre d'idées, la femme, de plus en plus fréquemment, se réserve à son tour dans le contrat de mariage le droit de divorce, possibilité négligée jusqu'à une date récente. Les dispositions d'ordre économique sont plus tenaces : parfois elles sont à l'avantage de la femme, comme par exemple la séparation des biens obligatoire qui la met à l'abri des créanciers éventuels de son mari, et la dispense même de toute contribution aux frais du ménage ; mais parfois aussi elles sont à son désavantage, lorsque, par exemple, la part d'héritage des filles ne peut s'élever qu'à

la moitié de celle des fils. Une compensation, au moins en cas de mariage, est donnée par la dot fournie par le fiancé, par moitié à l'occasion des fiançailles pour l'achat du trousseau et du mobilier, par moitié sous forme de caution en cas de divorce. Mais, depuis quelque temps, il devient d'usage dans la bonne bourgeoisie musulmane que les parents de la fiancée contribuent également à la dot. Dans les familles chrétiennes du même niveau social, cette coutume a déjà pris pied pendant les deux dernières décades. Il est vrai que le statut juridique et matériel de la femme présente des différences assez grandes par suite de la confession, mais il n'y a pas de doute que de fortes tendances travaillent à leur nivellement, surtout parmi l'élite intellectuelle et sociale.

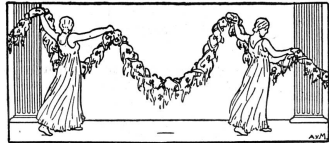
Nandy RONART (Damas).

Un peu de statistique

A propos de la « bataille du pain »

...Aujourd'hui, nos cultures, à l'exclusion des forêts et des vergers, se répartissent comme suit : Prairies, 83 % ; céréales, 10,5 % ; tubercules et racines, 5,1 % ; légumes, 0,7 % ; autres cultures champêtres, 0,1 % ; vignes, 0,9 % ; petits fruits, 0,1 %. Elles produisent annuellement 50 millions de tonnes d'herbe contre seulement 700.000 tonnes de pommes de terre et 200.000 tonnes de céréales panifiables.

...En l'an 1900, le sol helvétique fournissait annuellement pour 80 jours de vrai pain à sa population ; en 1915 ce n'était plus que pour 53 jours ; la catastrophe était proche. Grâce aux mesures prises d'urgence en 1919, le chiffre monta à 115 jours pour 1920 et, actuellement, nous en sommes à 150-160 jours. Il va sans dire que cette possibilité varie énormément de canton à canton. Fribourg avec 435 jours et Vaud avec 415 produisent un excédent, mais ce sont les seuls. Assez loin derrière eux viennent Berne avec 258 et Schaffhouse avec 232. Tout à l'autre bout sont les petits cantons montagnards sans céréale aucune, puis Bâle-Ville qui aurait du pain pour 10 jours, St-Gall pour 13, Zoug et le Tessin pour 17.



A travers les Sociétés

Assemblée générale des déléguées de la Fédération des Eclairées suisses.

Les 26 et 27 avril ont vu le rassemblement à Fribourg des 180 déléguées de la F. E. S. Si le temps fut maussade et froid, l'accueil par contre fut des plus cordial et l'organisation impeccable. La Commissaire cantonale, M^{lle} Camille Fasel, a fait depuis 1935 un beau travail : grâce à son intelligence et loyale compréhension des buts fondamentaux du scoutisme, elle a fait le lien entre la F. E. S. et les autorités ecclésiastiques catholiques, permettant ainsi le développement des Eclairées

La pensée n'a pas de sexe, elle appartient aussi bien à la femme qu'à l'homme. Et, c'est la vocation de la femme de révéler à l'homme son âme en lui indiquant par son amour et par sa pensée le sens de notre destinée humaine.

G. DUBAL.



Publications reçues

Arthur BERTSCHI : *Le jardin de Mairaine*. Montreux, 1941.

M. Arthur Bertschi nous offre dans un élégant petit opuscule de 30 pages de charmants souvenirs d'enfance se groupant autour de sa marraine, une aimable dame des temps passés.

Ces quelques pages sont empreintes de poésie et de philosophie. Dans un style très personnel,

Les Expositions

A Vevey

Le Mouvement Féministe a parlé en son temps de l'activité de la « Galerie du Lion d'Or », à Lausanne, création de M^{lle} Danielle Cuénod, de la Tour-de-Peilz ; cette jeune artiste, qui s'intéresse à tout, aux problèmes techniques comme aux œuvres de l'esprit et aux beaux-arts, a trouvé l'heureuse combinaison d'un système de prêts et de location de cadres avec des expositions de tableaux à encadrer, permettant ainsi de rendre service aux artistes et de faire prospérer un commerce de cadres. La Galerie du Lion d'Or était devenue un centre artistique ; on était certain d'y être bien accueilli par la maîtresse de céans, on y trouvait de la bonne peinture. Mais la mobilisation survint, Danielle Cuénod, devenue une intrépide conductrice de la Croix-Rouge, a été mobilisée ; aujourd'hui, sans négliger ses occupations militaires, elle a recommencé à s'occuper de peinture, à peindre et à encourager les artistes.

Elle a assumé la direction, cet hiver, des expositions de la section « Arts et Lettres » de la Société pour le développement de Vevey et de ses environs, et termine sa troisième série d'expositions dans trois claires chambres de la rue du Simplon. Une rapide visite, entre deux trains, ne permet pas d'apprécier convenablement les œuvres qui sont exposées : M^{lle} I. Verneuil qui, sauf erreur, est aussi une cantatrice de talent, M^{lle} M. Hayos, fleurs et paysages valaisans, peut-être un peu trop jolis. M^{lle} Cuénod elle-même a là trois paysages lumineux et bien équilibrés.

L'art décoratif a sa part dans ces manifestations : on y admire les poteries rustiques, les tissages de M^{lle} B.-L. Nicollier, une femme de beaucoup de goût, laquelle s'est amusée à reproduire de vieux petits paysages sur des assiettes de faïence qu'on voudrait ivoire et non pas d'un blanc éclatant ; il y a aussi les poteries, les vases, les assiettes de M^{me} L. Forestier. Rien de mieux ni de fade dans ces productions d'un art mineur dont on apprécie chaque jour mieux la valeur. Peut-être parce qu'on sent la précarité de son chez-soi et des petites choses qui font le chez-soi.

A Lausanne

C'est sauf erreur la deuxième fois que M^{me} M.

suisses dans le canton de Fribourg. Son Exc. Mgr. Besson, M. le Conseiller d'Etat Piller, Président de l'Instruction Publique, M^{lle} Dupraz, directrice de l'Ecole secondaire des jeunes Filles et dont la tenue de Mère Louve montrait la sympathie agissante qu'elle témoigne au Mouvement, ont honoré le souper officiel de leur présence. Une visite des nouveaux bâtiments de l'Université sous la haute direction de M. Piller lui-même, un chant de réception composé par la circonstance par M. le Chanoine Bovet, et une délicieuse causerie-audition de ce dernier avec la participation de son groupe de petits chanteurs *Les Pinsons*, ont contribué à créer cette chaude atmosphère d'amitié confédérale qui fut si bienfaisante.

Le dimanche matin, après la messe et le culte protestant, les différents objets à l'ordre du jour de l'Assemblée générale furent discutés sous la direction de M^{lle} Th. Ernst, Commissaire nationale. Après l'adoption des rapports d'usage,

l'auteur y évoque des figures disparues, des paysages familiers, et surtout le beau jardin de sa marraine où il a vécu de si douces heures. La psychologie de son âme d'enfant se détache nettement de ce récit dont nous extrayons ces quelques lignes :

« Le jardin de marraine fut sans doute pour Jacques ce lieu d'élection où notre vie découvre son orient et ses plus durables fevers. La nature lui parla de sa voix secrète et il sut l'écouter bien avant d'entendre celle des poètes. La mélodie blessée des rainettes qui sourdement accompagne les plus beaux vers de Jammes, la chute des fruits sous l'averse, le vent dans les feuilles de septembre, tout lui vint à l'aube de la vie sur l'aile de vacances enchantées ».

En terminant ce petit ouvrage, on n'a qu'un regret c'est qu'il soit aussi bref. On voudrait en savoir davantage sur Jacques et sur son passé.

Hélène NAVILLE.

Léo FERRERO : *Le secret de l'Angleterre*. Préface de Guglielmo Ferrero. Edition des Cahiers de Présence 1. Kündig, Genève 1941.

L'on connaît le sort tragique de Léo Ferrero, ce jeune homme aussi richement pourvu de tous les dons de l'intelligence et du sentiment que les artistes de son pays au temps glorieux de la Renaissance italienne, et qu'un stupide accident vint faucher en pleine jeunesse, alors que l'épanouissement de ses talents permettait de tout attendre de lui ; aussi combien comprend-on les gestes pieux de ses parents qui, recueillant ses manuscrits et ses notes, les mettent peu à peu au jour, afin de nous donner une image de plus en plus précise de celui dont la mort les a trop tôt privés !

Le petit volume que son père, le grand historien, nous présente aujourd'hui a été composé

L. Carrard (Clarens) expose à Lausanne. Son exposition des Galeries du Commerce est importante ; on voudrait dire à l'artiste, qui est consciencieux et travailleuse, qu'elle a fait de grands progrès, mais on ne peut que s'étonner du mérite inégal de ses paysages ; alors que les vues de montagnes, si ingrates pour le peintre, sont bien construites, on a peine à croire que le même pinceau a créé ces sous-bois, ces prés, ces coteaux qui se rapprochent des chromolithographies. Il y a là aussi d'excellents portraits, fort ressemblants. Mais ne demande-t-on pas encore autre chose à un portrait, une révélation psychologique, par exemple ?

A signaler des dessins à la plume pour illustrer *Saru* de Mary Webb. S. B.

A Genève

Presque toujours curieuse et intéressante une exposition d'autoportraits comme celle qui vient de s'ouvrir à l'Athénée ; amusante même le jour du vernissage, quand les originaux des tableaux exposés se promènent par les salles, amusés eux aussi comme le public, voire l'oreille tendue aux propos des visiteurs...

Comment chaque artiste aura-t-il rendu sa propre image, son attitude propre ? Pronomons-nous donc au milieu de ces soixante-douze numéros serrés les uns contre les autres et combien divers ! Six femmes seulement, mais c'est elles qui nous retiendront, ainsi qu'il convient pour le *Mouvement Féministe*.

Six femmes, une sculptrice : Nathalie de Buren (Genève) œuvre d'une belle venue, aux lignes sobres et classiques, où l'on sent, sous le caractère statique de la sculpture, frémir le dynamisme de la vie !

Et voici les peintres : Nanette Genoud (Lausanne) dont M^{me} Susanne Bonard a vanté plus d'une fois dans nos colonnes les remarquables qualités. Son portrait nous semble un des meilleurs, un de ceux qui marquent le plus la personnalité. D'Edmée Lenoir, une œuvre fine, expressive avec de jolis rapports de tons. Germaine Hainard-Roten est très attachante par la sobriété des tons, tous en grisaille et pourtant sans monotonie. Frida Ramel : tableau haut en couleur et vivant. Aline Flach : portrait original tant par la mise en page que par la couleur.

Ces quatre dernières artistes sont toutes de Genève.

l'Assemblée accepta une légère élévation du taux de la cotisation, une modification d'un article des statuts, examina l'aide à l'agriculture, aux E. S. M., fixa le lieu de la prochaine Assemblée, et élit pour deux ans les membres de la Direction : M^{lles} Ernst, Fazel, de Hrenschwand, Nef, de Rham et M^{me} Rapp-Moppert. K. J.

La première « Journée des Femmes grisonnes ». A leur tour, et pour la première fois, les femmes des multiples vallées du canton des Grisons se sont réunies à Coire, en une journée cantonale, dont la seule idée aurait paru extraordinaire, il y a seulement quinze ans ! Dans ce domaine-là au moins, « l'Idée marche ! ».

Après M^{me} Paula Jörger, présidente de la *Frauenzentrale* des Grisons, qui prononça une excellente allocution, on entendit M. W. Schneider, ingénieur agricole, et M^{le} Renfer, tous deux venus de Berne, qui parlèrent de la question,

sommes automatiquement ramenés à des pensées autorisées par notre conscience infantile. A moins que notre désir de vérité soit assez grand pour surmonter notre angoisse, en face de la réalité. Nous faisons alors l'expérience que la connaissance de cette réalité, qui nous effrayait tant, est précisément le meilleur remède contre l'angoisse et nos sentiments d'infériorité.

Etant données les difficultés rencontrées par la pensée sur la voie de la connaissance, ce n'est pas étonnant si nous hésitons, si nous essayons de justifier nos craintes par toutes sortes de bonnes raisons, et même si nous nous réfugions derrière notre sentiment de culpabilité en disant que c'est là notre tentation. Pour bien penser, commençons donc par épurer nos sentiments de toutes vaines culpabilités infantiles, et la pensée n'apparaîtra plus comme un acte essentiellement viril. La femme qui réfléchit perdra ainsi le sentiment de singer l'homme ou d'être dans une fausse position, et sa pensée n'avortera pas avant d'avoir enfanté une création nécessaire à la vie sociale, car sa mauvaise conscience aura disparu.

Certes, par sa nature, toute femme est sujette à penser en fonction de l'homme, et certains partisans du suffrage féminin spéculent sur ce fait. Cependant, lorsqu'elle prend conscience de sa pensée, elle devient une force de pacification et de bonheur pouvant inspirer l'humanité comme elle inspire l'homme.

C'est donc en s'affranchissant de sa culpabilité infantile et en renonçant à ses désirs de revendications viriles que la femme peut surmonter sa crainte de la connaissance et son besoin d'imiter l'homme, même lorsqu'il pense faux.

par Léo au cours et à la suite d'un séjour de huit mois en Grande-Bretagne, alors que, déjà virtuellement banni et effectivement surveillé dans son pays natal, il avait acquis de ce fait, et en plus de ses remarquables dons d'intuition, une maturité politique et sociologique, lui permettant d'observer et de juger avec une envergure de pensée rare chez un jeune homme de son âge. C'est dire l'intérêt de ce petit volume, et cela tout spécialement dans les circonstances politiques actuelles : combien de remarques justes ne contient-il pas, qui peuvent aider ceux qui connaissent peu ou mal la Grande-Bretagne à comprendre tel ou tel trait de caractère !

L'on peut objecter, il est vrai, et Léo Ferrero n'a pas manqué de répondre lui-même par avance à cette remarque, que huit mois, c'est bien peu pour connaître un pays ; et l'on peut encore signaler le danger que comporte toute généralisation qui n'est pas basée sur une vaste et longue expérience. Et aussi, l'on peut dire que Léo était trop essentiellement un Latin pour saisir tous les traits du caractère anglo-saxon : ceci nous a spécialement frappé dans le chapitre intitulé *La tragédie de la femme*, et qui concerne un champ d'observations que de fréquents séjours en Angleterre et un contact constant avec des femmes anglaises et leur activité politique, sociale ou littéraire nous permettent de bien connaître. Or ce sont ces expériences et ces contacts qui nous mènent à nous inscrire en faux contre le jugement porté par Léo Ferrero, avec l'absolutisme péremptoire de la jeunesse : « que sous un vernis d'illusoire gaieté, les femmes anglaises sont les plus malheureuses de l'Europe... » Pourquoi ? parce que selon lui, les hommes sont indifférents à leur